FRC 4° 31808
Czca
Frc
25408

DISCOURS

SUR

LES RÉPUTATIONS.

PAR J. F. SOBRY.

A PARIS,

Chez l'Auteur, rue du Bacq, n°. 149.
Et chez les marchands de Nouveautés.

AN VIII.

A BONAPARTE,

PREMIER CONSUL.

UN discours sur les réputations appelle à sa tête le nom le plus fameux de la France et du monde. Quand je ne l'y montrerois pas, chacun l'y placeroit à l'envi. *Mon fils*, dit la Sibille à un héros, *on ne peut te résister.* C'est ainsi que nous voyons la Renommée, si long-tems inactive, violentée par l'abondance des exploits de notre chef républicain. La France va recommencer à vivre, puisqu'elle recommence à estimer.

Salut et respect.

SOBRY.

Paris, le 1.er *Ventôse an* 8.

DISCOURS
SUR
LES RÉPUTATIONS.

Les Peuples aiment à faire des réputations, non-seulement pour s'honorer des talens et des vertus qu'ils possèdent, mais aussi parce que faire des réputations, les soutenir, les faire prévaloir sur l'envie et sur toutes les oppositions, est une des plus grandes preuves que les Peuples puissent donner de leur puissance, de leur magnanimité, de leur suprématie.

Comme les réputations sont une jouissance indicible pour ceux qui les obtiennent, comme elles donnent toujours la gloire, souvent les places, les richesses, la fortune, il existe dans tous les tems un certain nombre d'hommes énergiques qui s'appliquent à acquérir des réputations; les braves par les talens, par les

vertus, par les hauts faits ; les intrigans par l'astuce, per les menées, par les fausses apparences. De sorte qu'il y a nécessairement des réputations justes et méritées, et des réputations injustes et surprises.

Il est encore un autre genre de réputations, celles que les Peuples se plaisent à faire à des hommes qui les méritent peu, et qui souvent ne les recherchent point. Les hommes se portent à faire ces réputations mal fondées, mais innocentes : tantôt pour se dissimuler par cet éclat, la pénurie de grands hommes où ils se trouvent quelquefois : tantôt uniquement pour exercer cette puissance d'opinion qui est un de leurs droits les plus précieux.

Les réputations ont aussi un caractère différent, selon les différentes positions et les différens âges des Peuples : et les moyens de les obtenir varient également selon ces différens rapports. Dans leurs tems de servitude, on leur en propose, et ils les supportent : dans leurs tems de foiblesse, on leur en arrache, et ils les soutiennent : dans leurs tems de force, on en mérite, et ils en accordent.

Ces vérités premières ainsi établies vont nous donner lieu à des développemens sans

doute curieux sur la marche des réputations. Elles vont nous conduire à des observations de la plus grande utilité pour distinguer ce qui a été bien de ce qui a été mal, ce qui a été vrai de ce qui a été faux dans les réputations. Nous verrons en y portant le flambeau de la raison, pourquoi nous avons vu les unes passer et disparoître comme des torrents, les autres régner majestueusement sur les siècles et sur les générations.

Il en pourra encore résulter un grand bien, celui de donner au Peuple le moyen de dispenles réputations avec justice et discernement, et de se garantir, dans cet exercice d'un de ses plus beaux droits, de tous les piéges que lui tendent sans cesse les charlatans, les ambitieux et les tyrans.

Sans aller chercher les réputations chez les Grecs et chez les Romains, nous avons assez de matériaux pour traiter à fond ce sujet, en prenant ce que nous en avons vu paroître dans notre France, qui, dans ses différens âges, en a alternativement produit dans tous les genres et de toutes les espèces.

Nous avons existé sous trois noms différens également fameux, et nous nous voyons re-

monter dans le même pays à trois générations nationales, si l'on peut ainsi parler, les François, les Gaulois, les Celtes. Au delà de ces Peuples indigènes et successifs, nous ne trouvons rien que l'obscurité.

Il y a eu sans doute des réputations chez les Celtes, nos plus anciens prédécesseurs connus ; puisqu'il reste des traces qu'il y a existé des sages et des héros, des Républiques et des mœurs. Mais leur langue, leur littérature et leurs édifices ayant été détruits, et les traditions que nous avons d'eux ne nous étant parvenues que par la Grèce et par Hérodote, nous voyons seulement que les Celtes ont été un Peuple recommandable et distingué, sans pouvoir recueillir dans les souvenirs qui nous en restent, aucunes réputations qui puissent donner matière à nos observations. Ces Peuples ont eu, à coup sûr, leurs tems héroïques; mais la mémoire en est morte pour leurs descendans qui ne peuvent, malgré leurs recherches, y puiser aucuns motifs d'émulation.

Nous avons quelques notions plus étendues sur les Gaulois nos pères, et nous voyons qu'il a pu exister dans leurs Républiques plusieurs genres de célébrité. Leurs émigrations en Ga-

latie, en Franconie et en Italie les rendirent plus fameux qu'illustres : et les armes ont été chez eux le plus grand moyen de prééminence et de réputation. Leurs Druides s'acquéroient aussi des distinctions par le sacerdoce et par la judicature : et les femmes paroissent y avoir souvent eu part à la considération publique. Ces Peuples ont eu encore des Bardes ou chantres, et par conséquent des musiciens, mais point de peintres, point de sculpteurs, point d'architectes; et, ce qui a interrompu toutes leurs réputations, point de poëtes, point d'orateurs, point d'historiens, point d'écrivains.

Si la mémoire de nos grands ayeux, les Celtes, ne nous est parvenue que par Hérodote et par les Grecs, il n'est pas moins extraordinaire de voir que sans César et sans les Romains, nous ne saurions encore rien des Gaulois, nos pères immédiats. Nous voyons qu'ils vivoient en Républiques militaires et fédératives; mais ces Peuples ne nous ont laissé ni livres, ni inscriptions, ni temples, ni obélisques, ni tombeaux. Nous touchons, dans d'autres parties du monde, à des tems antérieurs à l'existence des Gaulois, par des monumens qui font encore notre admiration.

Les pyramides des Égyptiens, les temples des Grecs, les palais des Syriens, les édifices sans nombre des Romains, leurs écrits, et leurs traditions nous lient encore à leur célébrité : et nous n'avons aucune trace des Gaulois, parce que les Gaulois ayant négligé la culture des arts, ils se sont privés par là de tous leurs moyens de célébrité.

Et nous ne voyons pas que le dénuement des Gaulois à cet égard les ait rendus plus heureux. Il est constant qu'il ne tournoit qu'à l'avantage de leurs prêtres qui les écrasoient à loisir dans l'obscurité de leur barbarie. Et ceci doit nous faire remarquer que l'ignorance et la grossièreté amènent nécessairement l'oppression parmi les hommes, et que la jouissance des sciences, des lettres et des arts est toujours pour eux une garantie sûre de la jouissance de leurs droits. En développant les moyens de notoriété, en donnant des organes à l'estime publique, en répandant la lumière sur les sociétés humaines, les arts rendent redevables des exemples de vertu qu'ils transmettent, les hommes des hommes, les Peuples des Peuples, les générations des générations : et cette célébrité, donnée à la vertu, en

perpétue naturellement l'amour, en renouvelle nécessairement la pratique.

Pendant les quatre siècles écoulés depuis l'agrégation des Gaules à la République romaine, jusqu'à l'époque des Francs, les réputations chez les Gaulois ont toutes tourné au profit des Romains. Un Gaulois qui se faisoit un nom devenoit sénateur, consul, empereur; et l'on peut dire que la République romaine s'est restaurée de tout l'honneur des Gaules, pendant cette période encore supportable de son existence. Ce que Rome tombante a eu de plus célèbre et de plus grand, appartient même exclusivement aux Gaulois, puisque Nîmes et Lyon s'honorent d'avoir donné le jour, l'une à Trajan et l'autre à Marc-Aurèle; et que Julien, quoique né à Constantinople, paroît appartenir, par son éducation, absolument aux Gaules, et en particulier à Paris.

Mais les Francs, ces anciens Gaulois rentrés dans leurs foyers, ayant aidé les Gaules à se délivrer du gouvernement de Rome, il s'établit dans ce vaste pays, qui prit le nom de France, un ordre local et positif. Des autorités, des dépôts, des chartres, des titres se formèrent, se succédèrent; et la mémoire des faits

célèbres, des hommes éminens, commença depuis cette époque à s'étendre pour nous, au delà de leur âge et de leur pays.

Les premières réputations dans ce nouvel ordre de choses ne purent être que militaires; et ces grandes réputations furent récompensées par l'autorité suprême. Faramond et les premiers rois francs jusqu'à Clovis, furent les plus habiles généraux, ceux qui défendirent le pays avec le plus de courage et d'intelligence : et pendant cette époque, la réputation, la gloire et les honneurs se confondirent avec l'autorité.

Des réputations littéraires parurent bientôt; et ce fut, dans ces tems de barbarie, l'église naissante qui en occasionna le développement. La secte chrétienne s'établissoit: elle étoit chère aux hommes, parce qu'elle étoit démocratique au premier aspect, et qu'elle paroissoit devoir leur garantir partout leurs droits. Les Peuples crurent subjuguer, par Remy leur évêque, leur nouveau roi Clovis: et ils ne firent que donner les moyens à deux ambitieux de conspirer leur longue servitude.

Dans ces tems vraiment bisarres, l'église n'étoit que le rassemblement du Peuple à

l'ombre d'un culte nouveau : ses évêques n'étoient que des hommes de lettres que le Peuple choisissoit pour le présider, et pour défendre ses droits : elle étoit enfin ce qu'est aujourd'hui la liberté naissante. Les églises tenoient les unes aux autres par fraternité, et non par juridiction; et l'église de France, dont Remy étoit le président populaire, ne dépendoit pas plus de l'église de Rome, que de nos jours les sociétés politiques étrangères n'ont dépendu de celles de Paris.

Tant que l'église a conservé cette apparence de popularité, les hommes qui s'y sont distingués ont acquis de grandes réputations dont le Peuple lui-même a été en effet long-tems l'auteur. C'est par le Peuple que l'église a commencé; et c'est par le Peuple que l'église a donné à ses hommes célèbres le titre de saints; parce qu'en effet tout ce qui est consacré par la vénération du Peuple est saint. Mais peu à peu l'église, sous prétexte de régulariser la célébrité, d'examiner, et de certifier ce qui étoit digne de réputation, a fait des saints sans le Peuple, que le Peuple s'est vu obligé de recevoir, parce qu'il s'est vu de tous tous côtés asservi sous cette vaste organisation de l'église.

Nous allons voir long-tems ce corps usurpateur de tous les droits des hommes, disposer exclusivement de la célébrité, faire, défaire, arranger, interrompre ou étouffer les réputations, ne sanctionner que celles qui étoient dans le sens de son système avilissant pour l'humanité, et vouloir faire dominer les réputations de ses prétendus saints, sur toutes celles qu'osoit encore hasarder la voix publique.

Cependant à mesure que les siècles s'écouloient, les nations s'efforçoient de mettre de la différence entre les saints et les hommes célèbres. On faisoit en sorte que les saints qui appartenoient à l'église seule, n'allassent pas au delà du culte; et les hommes célèbres qui appartenoient à l'opinion du Peuple, occupoient partout ailleurs son attention et ses souvenirs.

C'est ainsi que Charlemagne, quelques efforts qu'ait fait l'église pour le mettre parmi ses saints, n'a jamais pu être considéré sous ce rapport chez les nations. Elles ont trouvé ce titre, qu'elles vénéroient d'ailleurs, trop petit pour Charlemagne. Tant l'instinct des Peuples, dans les grandes occasions, l'emporte sur les

autorités les plus fortement combinées pour l'étouffer !

La grandeur de Charlemagne, sa magnificence, ses succès militaires, l'entourèrent nécessairement d'hommes célèbres. Il voulut aussi donner aux lettres une splendeur qu'il ne put tourner, comme il le vouloit, à la popularité; parce que l'église ne tarda pas encore à s'en emparer. Mais son neveu Roland, ses cousins Renaud, Richardet, Alard et Guichard, renommés fils d'Aymond de Montauban, Maugis, Olivier, Baudouin, Vivien, Raimond, et tant d'autres guerriers connus sous le nom de paladins, les pairs de France qui ont fait passer à la postérité un titre consacré à l'égalité, à côté de la plus haute puissance qui existât alors : tous ces braves s'acquirent une réputation militaire dont les Peuples furent seuls les arbitres. Le soin que ces hommes généreux prirent de faire respecter la beauté, de défendre l'innocence, de secourir les opprimés, de punir les méchans et les tyrans, fit en effet de cet âge de la monarchie le tems héroïque des François. Ces réputations grandirent encore en traversant les siècles obscurs qui suivirent cette époque mémorable. Et nos

paladins, que tant d'écrivains, alors tous ecclésiastiques, s'étoient attachés à faire disparoître de l'histoire, devinrent ensuite, dans les chants délicieux des poëtes de l'Italie, de nouveaux Hercules, de nouveaux Persées, de nouveaux Jasons, qui non-seulement eurent une éminente réputation personnelle, mais qui relevèrent dans tout l'univers connu, notre réputation nationale.

Cet hommage remarquable rendu à la France par cette orgueilleuse, mais intelligente Italie, mérite sans doute notre reconnoissance. L'Italie ne put se saisir avant nous de la célébrité des lettres, sans venir puiser chez nous la célébrité des faits qui servirent de matière à ses poëmes. O! alliance auguste contractée entre deux nations généreuses sous les auspices de la gloire! O! pacte saint, véritablement fait de Peuple à Peuple, bien mieux qu'un traité négocié par des princes, puisses-tu être toujours rappellé utilement à ces deux nations, devenues l'amour et l'exemple du genre humain: puisse ton souvenir devenir entr'elles un gage éternellement durable de fraternité, d'estime, de concorde et de paix!

Louis IX a été le contraire de Charlemagne.

Louis IX, infortuné jusques dans sa mémoire, n'a pu échapper à la qualité de saint. Ce prince qui a été bien constamment contraire au clergé comme puissance et comme juridiction, qui a le plus fait de lois répressives contre ce monstre politique qu'on appelloit l'église : ce prince qui a cru pouvoir faire en France ce que Numa avoit opéré à Rome, donner au pays des formes religieuses qui lui appartinssent : ce prince qui a bien évidemment voulu, en pratiquant le culte reçu, le lier à son autorité et le détacher de toute puissance étrangère : ce prince qui n'étoit allé conquérir Jérusalem, que pour mettre sous la domination françoise un siége religieux qui primât celui de Rome : ce prince, toujours grand dans ses projets, toujours malheureux dans leur exécution, est vaincu, se voit arrêté, périt. Que fait le pape, son cauteleux ennemi, il tire parti de l'adhésion éclatante que ce monarque avoit donnée au culte chrétien pour y lier davantage les nations par cet illustre exemple. Il fait passer pour services rendus à l'église, ce qui avoit en effet été entrepris contr'elle. Il fait disparoître de l'attention publique, toute l'opposition de ce monarque à

son autorité, en le plaçant lui-même dans le culte, et en l'écrasant par la qualité de saint. Trait sublime d'astuce, si dans l'astuce il pouvoit y avoir du sublime ! et voilà comment des corps qui disposent exclusivement de la morale, du culte, des lettres, et de l'esprit public, viennent à bout de donner le change sur les réputations, en n'en laissant voir au Peuple que le côté qui leur est utile. Depuis huit siècles cette cabale perfide offre à l'univers la vie de Louis IX, sans y montrer autre chose qu'un saint et un sot ; mais quiconque le regardera en politique, y verra un des grands hommes de la monarchie, parce qu'il y verra un vrai François.

Suger, quoiqu'abbé de Saint-Denis, a encore eu dans ces tems de l'affaissement des esprits, une réputation historique qu'il n'a point due au clergé. Ministre restaurateur de quelques droits du Peuple sous plusieurs règnes, le Peuple a su l'en récompenser par une réputation indépendante de la qualité de saint, que ses moines même n'ont pas cru devoir lui acquérir, parce qu'ils ont senti qu'elle n'auroit pu le réhausser.

Ce siècle qui vit paroître parmi nous Bernard et Abélard, nous donne l'exemple rapproché de deux réputations bien différentes. Bernard, homme d'une grande maison, en se faisant suppôt du monachisme qui s'accréditoit alors, en fondant un de ces ordres qui donnoient à l'église une grande autorité et aux hommes fainéans et présomptueux de faciles moyens d'existence et de domination, n'acquit de la célébrité qu'en se jettant tout entier dans les intrigues du tems. Abélard, homme sans naissance, parut ne se lier aux discussions du clergé, que parce que c'étoit alors le seul objet des études; il conserva le caractère d'homme libre en sacrifiant au goût de son siècle sans le flatter, et il obtint de la célébrité en ne faisant aucune menée pour l'obtenir. Bernard, soutenu par les grands dont son savoir honoroit la caste, par l'église à qui il ouvroit une nouvelle carrière de puissance, par les ascétiques à qui il présentoit le nouveau culte d'une vierge imaginaire qui les charmoit, Bernard entouré de tous les appuis de la forfanterie, osa attaquer Abélard avec des talens inférieurs et le vainquit. Abélard, sans autre soutien que son courage, son éloquence,

sa confiance dans le bon sens de ses auditeurs, osant le premier soumettre les mystères aux épreuves du raisonnement, et tourner au moins à des sens allégoriques l'absurdité de leur sens positif, vaincu, persécuté, parut n'avoir pas besoin de succès pour être grand, et balança toujours assez son rival heureux par l'intérêt qu'il inspira dans sa défaite. Si l'un fut soutenu par la puissance intéressée, l'autre fut garanti par la bienveillance générale. Si Abélard ne put empêcher que Bernard n'influençat fortement le concile : Bernard ne put empêcher qu'Abélard ne fut constamment aimé à Paris. La réputation d'Abélard fut une réputation naturelle : la réputation de Bernard fut une réputation factice. Tous deux eurent des moyens de fixer l'attention ; mais Abélard seul sut fixer l'intérêt. L'un fut porté par le Peuple : l'autre par l'autorité ; et tous deux sont parvenus à la postérité avec une renommée inverse de leurs succès : Bernard triomphant, comme un moine ridicule : Abélard terrassé, comme un homme illustre.

Mais ce qui rendit dans le tems Abélard cher à tous ceux qui le connurent, ce qui rend sa mémoire si précieuse aux ames sensi-

bles, est la passion qu'il inspira à Héloïse, et la fidélité que lui conserva cette tendre et dévouée compagne, véritable héroïne de l'amour. L'existence de ces deux amans est d'un genre assurément unique, et n'a rien eu de pareil dans la fable ni dans les traditions. Tout le monde aime: tout le monde peut se contraindre dans son amour, le vaincre, l'étouffer, se livrer au désespoir. Mais quelle grande idée laisse de l'amour un homme qui a pu se faire tenir compte d'une fidélité forcée et d'une tendresse vaine, qui, privé par un attentat de ce que la passion acquiert de force par les sens, a su mériter le sacrifice entier de la femme qui savoit aimer le plus ardemment sous tous les rapports. L'esprit se confond quand on se représente la continuité de ce feu qui se ranime toujours plus ardent par l'absence des plaisirs. Ah! il ne faut pas s'étonner si ces personnages sont célèbres: leur manière d'exister fut sublime. S'ils étoient morts de désespoir, ils ne seroient que des amans ordinaires : le feu qu'ils ont conservé, malgré les refus de la nature, les a fait vivre au delà de la vie, comme ils ont aimé au delà de l'amour.

La discipline militaire, rétablie en France,

et l'usage des troupes réglées substitué à celui des armées féodales, des campagnes savantes et presque toujours heureuses, de vastes négociations, d'utiles traités, ont donné à Duguesclin une réputation populaire que tous les siècles ont confirmée, que la jalouse monarchie a été obligée de révérer, et que notre régime républicain même ne peut s'empêcher de relever et de transmettre. Tandis que le gain des fameuses batailles de Bovines et de Monsenpuelle, ne fait surnager qu'à peine les noms de Guérin et de Raoul, parmi les militaires heureux qui ont servi les rois, sans être ni politiques, ni amis des Peuples.

Cette réputation méritée de Duguesclin nous va donner lieu à une intéressante observation. On accorda à ce grand homme la sépulture parmi les rois. Tant de monarques fainéans ou dépravés, voulurent bien souffrir l'approche des dépouilles de ce héros. Il falut donner cette satisfaction au Peuple qui le regrettoit amèrement; et cette marque d'honneur est passée jusqu'à nous avec un assentiment non interrompu. Qu'arriva-t-il bientôt de cette distinction? Nos rois crurent pouvoir la donner à des favoris sans mérite. Mais cette hardiesse

leur réussit peu. Ils ne purent faire des héros, comme le pape avoit fait des saints : le Peuple cassa leurs jugemens ; et loin de forcer la considération, cette prérogative fut un titre d'infamie pour ceux à qui on la décernoit à faux. Elle n'a été réitérée avec approbation que pour le seul Turenne. Et c'est là un des grands traits de caractère de la Nation françoise dans les tems de sa plus grande contrainte : comme c'est une leçon frappante pour ceux qui exercent l'autorité. Ce vigoureux démenti nous apprend que l'on ne force pas toujours l'opinion. On s'expose à voir les hommes se décider fortement en sens contraire. Et il importe de le faire remarquer, pour l'honneur des Peuples, et à la confusion des tyrans.

On se plaît encore à reconnoître le caractère du François dans son obstination à donner le vil nom de fainéans à un grand nombre de ses rois, sans que l'autorité passée à leurs descendans ait pu défendre ou relever leur mémoire de cette irrévocable condamnation. Les jugemens réguliers portés par l'ancienne Egypte sur ses rois pouvoient n'être pas toujours la voix du Peuple, puisqu'ils étoient prononcés par des sénats; mais la seule opi-

nion publique qui a porté ceux des François les a rendus incontestables.

On voit que cette haine des François pour l'inaction de leurs rois, leur en a fait souvent chasser les races dégénérées pour mettre l'autorité entre les mains des hommes fameux qui savoient les commander selon leur cœur. C'est ainsi qu'on a vu une race céder le rang suprême à la haute réputation de Pépin d'Héristel, de Charles Martel et de Charlemagne, une autre disparoître devant la fortune de Capet; c'est ainsi que nous avons vu nous-mêmes l'apatique race des Bourbons se fondre et se disperser sous l'éclatante fondation d'une République, et des princes dépravés disparoître devant les héros de la liberté.

C'est en vain qu'en remontant depuis Abélard jusqu'à nos premiers tems, nous cherchons d'autres réputations littéraires que celles de l'église. Ses suppôts tenoient seuls la plume dans les actes, avoient seuls la parole dans les assemblées. L'usage de la langue latine qu'ils faisoient dominer, ne permettoit pas aux langues vulgaires de se perfectionner, d'ouvrir aux Peuples l'accès des sciences, de donner à l'opinion publique les moyens de se propager.

C'est en vain que quelques troubadours voulurent, dans une langue vulgaire plus perfectionnée qu'ils appellèrent romance, célébrer les dames et les chevaliers, faire des chants d'amour et des hymnes militaires, transmettre les récits des héros gaulois Périon, Amadis, Galaor et Florestan, depuis rassemblés et amplifiés par Dherberay : ces pièces, et ceux qui les composoient, et ceux qui les chantoient, n'étoient soufferts que dans l'intérieur des châteaux. Ces troubadours ou ménestrels étoient censés tenir à la licence militaire : ils ne sont jamais parvenus jusqu'au Peuple : la réputation d'aucun n'a pu franchir son âge ; tout ce que l'on a pu savoir d'eux, c'est qu'ils ont existé.

Mais nous allons toucher à des tems où le Peuple françois va reprendre peu à peu son droit de décider seul des réputations. La langue françoise, dégrossie par Marot, acquérant de la vie avec Amiot, Rabelais et Montaigne ; les arts recréés tout-à-coup par Cousin, Goujon, Pilon et Delorme : le culte réformé et rendu vulgaire par Calvin : ce concours heureux d'hommes et de circonstances, qui a fait de la vie de François premier une époque si fameuse en France, mit

tellement le Peuple en possession de goûter les grandes choses, d'en juger, et d'y porter les esprits, que depuis on l'a toujours vu aller en croissant dans la jouissance de ce droit.

Cependant les réputations, quoique dégagées de leurs plus fortes entraves, se débattirent encore pendant près de trois siècles contre les autorités jalouses; et nos grands hommes étoient loin d'obtenir en France la considération dont ceux d'Italie jouirent aussitôt dans leur pays, parce que les villes d'Italie étant alors plus populeuses et plus populairement gouvernées, l'opinion publique y étoit plus forte. Jean Cousin, qui tout-à-coup a poussé chez nous la sculpture de l'enfance à la perfection, a eu peu d'occasions de développer son talent vraiment supérieur, et il n'étoit en France qu'un homme estimé, lorsque ses pareils étoient en Italie de grands hommes, et des hommes puissans.

Enfin Malherbe nationalisa la poésie. L'harmonie à jamais enchanteresse de ses stances, montra toute la beauté dont notre langue étoit susceptible, et rendit le Peuple qui, toujours la parloit plus purement, plus maître le l'o-

pinion, et plus avide d'occasions de se célébrer. Il vit avec plaisir l'esprit naturel d'Henry IV, la sage économie de Sully, la vertu de L'hôpital, et donna à tous ces hommes le degré d'estime qui leur appartenoit. Peu après deux prêtres successivement maîtres du gouvernement sous un roi foible et sous deux minorités, Richelieu et Mazarin, se rendirent fameux en subordonnant toute leur conduite à une seule idée, la conservation de la puissance. Et c'est sous leur longue tenue, que Paris devenant la plus grande capitale du monde, par le séjour de tous les riches propriétaires, le Peuple y prit une tendance à la perfection, et une force d'opinion, à laquelle rien ne put désormais résister.

Nous voilà arrivés à cette époque où le Peuple françois, avide d'estimer, où nos génies de tous côtés impatiens de se développer, firent du siècle de Descartes et de Corneille, un siècle de gloire pour la France, de renaissance pour l'univers. Le besoin qu'éprouvoit la nation de s'illustrer, cette tendance à la célébrité qui avoit été contenue pendant tant de siècles, rompant tout-à-coup toutes les barrières, enfanta des prodiges et des chef-d'œuvres dans

tous les genres. Les sciences, les lettres, les arts, la guerre, les manufactures, furent poussées ensemble à leur perfection; et le monarque qui régnoit alors, tout avide de gloire qu'il étoit, fut trop heureux de disputer de célébrité avec les savans, les artistes, les ministres et les guerriers. Il suivit une impulsion que son orgueil croyoit donner, mais qui l'entraînoit en effet lui-même.

Quelle fut alors la jouissance de ce Peuple? Avec quel délicieux épanchement, avec quelle magnanime bienveillance se livrat-il à accorder une juste célébrité à tant de grands hommes dont il se vit tout-à-coup orné? C'est à cette époque que toutes les réputations furent vraies, et dans le mérite qui les obtint, et dans la reconnoissance qui les donna. Nul calcul, nulle combinaison, nulle puissance n'influença les opinions. Toutes les renommées prirent un cours naturel. Et ce fleuve de célébrité qui commençoit à couler à grands flots pour les François, étoit d'autant plus pur, qu'il étoit pour eux à sa source.

Avec quelle longanimité les François ne secondèrent-ils pas les efforts qu'ils virent faire à Descartes, pour découvrir et pour établir les

vérités philosophiques ? La réputation qu'ils lui firent força tous les obstacles : elle triompha en même tems des entraves que des persécuteurs voulurent mettre à son développement, et de la fuite à laquelle le força son amour pour la liberté et pour l'étude. La gloire l'alla chercher par-tout. Elle ramena ses dépouilles en France, où son génie régénérateur n'avoit point cessé d'être présent, où l'on s'honorera toujours d'avoir vu naître cet homme éminent, créateur de ceux, qui depuis ont perfectionné la philosophie en Angleterre, et en Allemagne, et qui ne parviendront jamais à le faire oublier.

Avec quel enthousiasme les François n'entendirent-ils pas leur langue prendre les premiers accens de l'énergie dans les vers immortels de Corneille ? La simplicité et la clarté du style, le sublime de l'expression, le sublime des pensées, la grandeur des caractères qui distinguent les conceptions de ce poëte à jamais célèbre, nous firent tout-à-coup une richesse littéraire du plus haut prix. Nous nous vîmes par vingt passages de Corneille au-dessus de toute l'antiquité. Homère même n'a rien d'égal aux élans vigoureux de notre divin tragique.

Son, *qu'il mourut:* fut un trait de flamme qui frappa d'autant plus vivement qu'il fut l'émission de ce qui étoit dans le cœur de tous les François. Il exprimoit toute leur haine pour la lâcheté, toute leur passion pour l'honneur; et la France se vit toute entière dans ce mot. Mille autres grands traits aussi fortement burinés enlevèrent les esprits. Des torrens de réputation payoient tant de génie et d'élévation. La France tressailloit d'allégresse d'avoir tant d'estime à accorder. Elle s'acquittoit avec effusion, et pensoit ne pouvoir jamais assez honorer des hom- qui l'honoroient autant.

Avec quelles délices les François ne goûtèrent-ils pas bientôt après la poésie harmonieuse de Racine, qui leur développa dans le sentiment, le sublime que Corneille leur avoit étalé dans la pensée? Combien n'aimèrent-ils pas à admirer dans Molière cette force comique, cette verve de gaîté, de saine plaisanterie et de raison, qui laissoit les comiques Grecs et Romains si loin derrière lui? Remarquons que ce qui poussa alors du côté du dramatique les talens de nos plus grands poëtes, fut la facilité qu'ils trouvèrent à faire réciter leurs poëmes en public, par d'excellens déclamateurs, par

des voix enchanteresses, qui ajoutoient à la beauté de la poésie l'accent du sentiment, et qui faisoient ressortir toutes les perfections de tant d'excellens ouvrages. Les théâtres une fois ouverts, le Peuple et les poëtes s'y jettèrent. C'est-là que la renommée multiplia en effet ses aîles et ses voix. L'église, qui, jusques-là avoit été en possession exclusive des assemblées, hurla d'effroi de se voir rivaliser avec autant de puissance. Elle tonna contre les spectacles: elle excommunia, anathématisa les comédiens. Vains efforts! Le trait mortel étoit lancé: le Cid, Iphygénie, Tartuffe l'emportèrent par le seul ascendant de la raison et du génie.

Cependant Boileau refusa de devoir à la déclamation théâtrale le succès de ses poëmes. Ses pièces courtes, sous le titre d'épitres ou de satires, toutes consacrées à la perfection de la poésie, à la pureté du style, à la justesse de la critique, et au développement du goût, lui acquirent une réputation qui le mit et qui le maintiendra toujours dans le premier rang de nos hommes célèbres.

Lafontaine qui, quoiqu'on en dise, connoissoit bien sa prééminence, qui, tout inspiré qu'il étoit, n'a pas fait ses fables par hazard,

et qui ne les eût pas faites avec ce soin, s'il n'eut pas été convaincu qu'il y avoit du mérite à les faire ainsi, Lafontaine fut aussi payé par son siècle même de toute la réputation qu'il méritoit, et fut seul, malgré cette recommandation, privé des graces de la cour. Mais Lafontaine avoit dit quelques mots terribles: il avoit dit : *notre ennemi, c'est notre maître: je vous le dis en bon François.* Ces vers proverbes et beaucoup d'autres aussi incisifs, qui se gravoient fortement dans les cœurs, qui alloient y remuer l'indépendance nationale, furent trop sentis par l'autorité. Et le Peuple françois ne mit peut-être son bon, son sincère Lafontaine à l'abri des coups du monarque, qu'en balançant la haute réputation dont il couvrit ce poëte de la nature, par la réputation d'homme simple, inconsidérant et sans intention.

Pascal, Bossuet, Fénélon, Labruyere, Fléchier, Massillon, nous enrichirent aussi de chef-d'œuvres dans la prose ornée, et l'éloquence se mit bientôt chez nous à la hauteur de la poésie. Ces écrivains, presque tous rejettés aujourd'hui à cause du mauvais choix de leurs sujets dont ne on peut excepter que le Télémaque et les Caractères, se défendront

encore long-tems de l'oubli par la beauté des formes qui rend encore leurs ouvrages précieux aux littérateurs. Le barreau ouvrit aussi aux prosateurs des moyens de célébrité. Si la défense des citoyens dans leurs intérêts privés, offroit peu de matières à l'éloquence, les questions d'état civil, les grandes causes criminelles firent des orateurs qu'on suivit avec intérêt. Les causes où le bien public se trouva mêlé, les réquisitoires, les remontrances, donnèrent aux avocats généraux l'occasion de développer des talens qui obtinrent de grands suffrages, et qui excitèrent quelquefois l'enthousiasme national.

Le ministre Colbert, père des arts et du commerce, se fit la réputation d'un nouveau Mécène, sous un nouvel Auguste. Turenne, Condé et Catinat méritèrent, par la valeur et par le génie, des réputations égales à celles des plus excellens capitaines de l'antiquité. Les peintres Poussin, Lesueur, Lorrain, Lebrun, Jouvenet, Mignard, les sculpteurs Pujet, Lepeautre, Sarrasin, Anguier, Legros, Coisevox et Coustou, nous mirent dans ce genre d'illustration, au pair avec l'Italie moderne, et c'est en dire assez. Audran, Edeling, Pene, popula-

risèrent les arts, en en multipliant au loin les conceptions par leurs savantes estampes, souvent égales aux originaux. Perrault et Mansard poussèrent l'architecture des retables aux portiques et aux péristiles. Boule fit briller le génie jusques dans la forme de nos meubles ; Rossignol, jusques dans l'art de l'écriture peinte ; Cramoisy, jusques dans l'imprimerie ; et Ninon, en se vouant à tout ce qui étoit aimable et distingué, trouva, comme Aspasie, le moyen de se faire honorer dans la profession des Phrinés et des Laïs. L'attention publique répondit à tout ce qui l'appella : elle ne négligea aucune de ses richesses. Tout ce qui fut grand fut prisé et célébré. Le génie ne se lassoit point de produire : le public ne se lassoit point d'estimer.

Tel fut ce premier âge de la France, quant aux réputations populaires. Toutes furent méritées, obtenues, accordées avec justice. Le Peuple étoit vierge : les grands hommes nombreux. Le champ où ils entroient étoit neuf. Il sembla qu'on s'y étoit donné un rendez-vous général, qu'on s'y attendoit avec confiance, qu'on s'y reconnoissoit à souhait. Rien ne troubla cette sublime jouissance. En vain les intrigans, toujours ardens à s'emparer de ce qui

réussit, voulurent-ils organiser quelques réputations de cotteries : toutes furent repoussées à leur honte : la force publique les anéantit sur-le-champ; et à cette époque, rien ne prévalut en France que la vraie gloire.

A ce cours de réputations vigoureux et abondant, en succéda un autre confus et vague. On y vit prévaloir alternativement le vrai et le faux, la bonne foi et l'intrigue, l'usurpation d'une part, l'insouciance de l'autre. Il étoit si beau de jouir d'une réputation, que tout le monde bientôt voulut en avoir une. Le mérite de bien juger, de n'accorder son suffrage qu'avec choix, cette jouissance de l'honnête homme, ne fut plus comptée pour rien. On ne voulut plus travailler que pour soi, et chacun fut plus lent à accorder à autrui, à mesure qu'il devint plus exigeant pour lui-même. Chacun regarda un suffrage donné à un autre comme un vol fait à lui. On vit même, sur le vaste théâtre de la gloire, des momens d'une confusion telle, que les spectateurs voulurent tous être parmi les acteurs.

La surabondance des mérites précédens, loin de fatiguer le Peuple françois, l'avoit rendu exigeant, et en même tems difficile à soutenir

son estime. D'un côté, il lui falloit toujours des miracles et des chef-d'œuvres, qu'il oublioit sans cesse, ainsi que leurs auteurs, si on ne lui en présentoit de nouveaux. D'un autre côté, il vouloit toujours avoir de grands esprits, et il en développoit momentanément de médiocres, plutôt que de convenir qu'il en manquoit. Cette disposition relâchée donnoit carrière à toutes les menées. De grands hommes avoient ouvert la route des réputations : on croyoit en acquérir de pareilles en suivant servilement leurs traces. Les moindres succès dans quoique ce pût être étoient aussitôt suivis d'une nuée d'imitations. On répétoit sans fin au public les essais qui lui avoient jadis plu. Les actions, précisément semblables à celles d'un tel, venoient à ce titre solliciter son approbation. Les piéces dans le goût de telle pièce, les peintures dans le goût de telle peinture, inondèrent la France, qui elle-même cherchoit, sans le savoir, à se blaser, en demandant toujours du nouveau dans les mêmes choses. Le théâtre étoit un moyen de renommée : plus de dix mille pièces de théâtre ont successivement occupé l'attention, pour disparoître. La librairie est encore venu mêler des vues mercantiles aux conceptions sciensifiques.

Les livres étoient un moyen de renommée : tout homme un peu instruit faisoit un livre ; mais un livre ne suffisoit point encore : tout homme qui prétendoit à une réputation littéraire, se mettoit dans l'alternative ou d'être perdu de vue, ou de fournir sans cesse un nouveau livre au public et à son libraire. On écrivit à la grosse : on pensa à la toise : on approuva à la journée. Et il y a peu d'ouvrages de ce tems-là, même des plus méritans, qui ne se sentent de l'esprit de relâchement qui a régné pendant leur émission. Aucuns ministres d'ailleurs ne se signaloient dans l'économie politique, malgré les cris d'admiration de leurs prôneurs. Au lieu de guerriers, nous n'avions que des valets de rois. Les artistes se livroient à une pratique qui ne laissoit plus reconnoître la nature dans leurs ouvrages : quelques poëtes à peine surgissoient. Et toutes les réputations étoient ou éphémères, ou secondaires, ou confuses et incertaines.

Au milieu de cette indécision, quelques hommes réuissirent cependant à rassembler les rayons épars de l'attention publique, et à fixer sur eux les regards de la France et de l'Europe. Mais ils furent obligés de joindre le

manége au mérite, de stimuler par des tentatives réitérées l'esprit exigeant et paresseux du tems, et de s'appuyer sur de nombreuses intrigues en même tems qu'ils se signaloient par de vastes travaux. Ces hommes sont Montesquieu, Buffon, Voltaire et Rousseau.

Le siècle qui les avoit précédés, en donnant des chef-d'œuvres dans tant de parties, avoit laissée intacte, et presqu'inapperçue, la science politique, l'histoire naturelle, l'esprit philosophique, et l'esprit de liberté.

Montesquieu aborda la science politique. Il osa, sous un gouvernement jaloux de son autorité, en sonder les fondemens; il défricha avec courage ce champ encombré depuis tant de siècles. Ses écrits brillent de plusieurs traits de génie; mais son grand mérite est d'avoir ouvert la carrière, et d'avoir mis ceux qui l'ont suivi en état de le surpasser. Montesquieu, homme de robe, s'appliqua à se faire soutenir par tous les gens de robe qu'il lia à ses systêmes, et qui, par esprit de corps, mirent sa réputation à l'abri des atteintes de l'envie et de l'abandon de l'insouciance.

Buffon, en traitant avec élégance le sujet intact de l'histoire naturelle, sembla offrir à

la France une découverte, et lui montrer un pays nouveau. Cet écrivain, dont le mérite est tout dans les formes, et à qui on conteste par-tout le fond des choses, emporta les suffrages par ce qui les lui eût ravis dans un autre tems, par la prolixité de ses tableaux et par la multiplicité de ses volumes. Il se fit fortement appuyer par la cabale des libraires, qui, depuis cet essai funeste aux lettres, adoptèrent exclusivement les entreprises volumineuses.

Voltaire, avec infiniment de goût et de facilité pour tous les genres de littérature, se voua à faire prévaloir en France l'esprit philosophique. Pour arriver à cette fin principale, il tenta tous les moyens, il épuisa tous les genres; il s'appuya tour-à-tour sur toutes les puissances. Tantôt il caressoit la cour pour tomber sur les parlemens: tantôt il flattoit les parlemens pour attaquer les rois: tantôt il s'étayoit de tous pour écraser les prêtres. Il a pendant soixante-dix ans soutenu sur ce ton l'attention publique par des tragédies, des poëmes, des contes, des histoires, des satires, des dissertations, ouvrages parmi lesquels on trouve quelques chef-d'œuvres, et dont il n'est aucun qui n'ait excité dans le tems le plus vif intérêt. Malgré tous

ces moyens d'obtenir l'attention publique, Voltaire, pour ne pas laisser fléchir sa réputation à Paris, étoit encore obligé d'ajouter à tant d'efforts, l'intrigue des comédiens, et de plusieurs maisons puissantes.

Rousseau se vit forcé de suivre la même marche. Il alla jusqu'à se vêtir en Arménien pour rappeller à lui l'attention publique. Cet écrivain, tantôt caressant, tantôt bravant ses oppresseurs, s'élança plutôt par instinct que par volonté dans la carrière qui lui parut vide, et qui convint à son génie. C'est lui qui, de l'esprit philosophique, passa à l'esprit de liberté : c'est par lui que les hommes furent invités à professer les dogmes politiques qu'on n'avoit traités jusques-là qu'en théorie; et il fit passer dans le sentiment ce qui n'avoit été jusques-là que dans la pensée. On trouve, sans doute, dans les écrits de Rousseau beaucoup de contradictions, beaucoup de paradoxes, beaucoup d'idées hasardées ou à peine indiquées ; mais il falloit plaire : il falloit soutenir l'attention : il falloit éluder les coups décisifs. Et c'est beaucoup qu'au milieu des obstacles qui l'environnoient, il ait fait percer autant de traits de lumière. Dans les nombreux volumes que lui a arrachés le

goût inquiet du tems, Rousseau a cent pages qui l'emportent sur tout ce que Platon, Aristote et Cicéron nous ont laissé. Quand on sait séparer cet écrivain de son superflus, on trouve que personne dans les anciens ni dans les modernes, n'a dit plus de vérités, ni de plus profondes vérités; et ce qui sur-tout est inappréciable, personne ne les a dites avec plus d'ascendant et d'autorité.

Ces derniers de nos hommes de lettres fameux, en arrachant au Peuple leurs réputations par des travaux longs, répétés, infatigables, en répondant à l'insatiabilité du public par une fécondité méritante, sans doute, mais qui a nécessairement nui en eux à la perfection, ont mis ceux qui sont venus après eux dans la presqu'impossibilité d'en obtenir une attention raisonnable. Et dans ce sens, on peut dire que Voltaire et Rousseau ont en effet rassasié le siècle, usé les réputations, lassé la renommée.

Cette fatigue du Peuple, remarquée par un très-petit nombre d'observateurs, paroît avoir été peu sentie par nos écrivains subséquens, qui voulant surabonder à l'exemple de Voltaire et de Rousseau, n'ont jamais pu, depuis cette époque, et malgré leurs centaines de volumes,

se fonder une réputation soutenue. L'estime publique, par-tout éparse et nulle part fixée, s'est vue, tantôt le jouet de l'erreur, tantôt la proie de l'intrigue. Dans cette divergence, les cotteries, la cour, les académies, les innombrables journalistes ont voulu s'arroger le pouvoir de créer des hommes célèbres. Inutiles tentatives ! La faculté de faire des réputations étoit tombée en dissolution dans la main du Peuple lui-même. Et toutes ces lueurs factices ne paroissoient sur l'horison de la célébrité, que pour rentrer bien vîte dans la profonde et éternelle obscurité.

Cette éclipse des réputations à peine a-t-elle laissé discerner l'expédition des Argonautes nouveaux, qui, à cette époque se sont embarqués avec Lapeyrouse, pour achever la découverte du monde. Mais l'avenir suppléra à ce que le siècle n'a point dit : et la postérité relèvera la gloire de cette entreprise qui nous range parmi les navigateurs hardis qui ont bien mérité des sciences, du commerce et de l'humanité. Cette expédition, dont tous les renseignemens ont été recouvrés, au succès de laquelle il ne manque que les héros qui l'ont exécutée, est d'autant plus digne d'être célébrée, qu'elle est le germe d'autres expéditions

plus utiles encore. Elle appelle mille François à continuer et à achever la découverte du globe. Lapeyrouse et ses compagnons y ont consacré leurs forces. La carrière ne restera pas vide. Où a fini l'effort de l'un, commencera l'effort d'un autre aussi hardi et plus heurenx. Et c'est par cette continuité d'action qu'une nation grande et énergique sait ajouter à l'héroïsme individuel, l'héroïsme successif, et présente, pour les entreprises les plus extraordinaires, un courage sans relâche et des moyens inextinguibles.

Parmi les fausses clartés qui ont traversé le voile de ténèbres que la saciété avoit jetté dans cet intervalle sur les réputations, on en a cependant remarqué une qui s'est fait distinguer par un peu plus d'étendue et de vigueur. Un marchand enrichi par cet art perfide qui consiste à faire monter les mandats commerciaux en les accaparant, et en les rendant ou rares ou surabondans, Neker s'avisa, aprés s'être agioté une fortune, de s'agioter une réputation. Il avoit remarqué que les sociétés humaines sont divisées en trois parts, celle des hommes raisonnables, celle des hommes indifférens, et celle des intrigans. Il calcula que s'il venoit à bout de s'attacher les intrigans par ses moyens de richesse

et de crédit, et de capter les indifférens par les moyens de charlatannerie dont il abondoit, il triompheroit de la résistance des hommes raisonnables, et s'établiroit à son gré maître de la France entière. Il exécuta avec une invariable tenue ce projet désastreux. Il sut mettre en jeu l'intérêt public et particulier, les financiers, les banquiers, les rentiers, la cour, la ville, les auteurs, les graveurs, les subsistances, la morale même. Il remua tout, tira les intérêts de tout, rapporta tout à un compte en banque dont le résultat fut pour lui la réputation la plus prompte et la plus gigantesque qui ait existé de nos jours. Mais quand cette réputation surnaturelle fut établie, et que la France vint demander à Necker, ce qu'il mettoit à la place de tous les débris sur lesquels il s'établissoit, et qu'elle vit qu'il ne présentoit par-tout que lui : la France fut indignée en appercevant le vide que lui offroit cette idole honteuse, et le mépris public la fit disparoître sans retour.

Mais en quittant la France, ce calculateur audacieux y laissa par-tout en fermentation le levain funeste de sa forfanterie. C'est lui qui avoit révélé le secret de forcer les suffrages : c'est lui qui avoit créé l'art de violer les opinions : c'est

lui qui avoit montré par quels moyens infaillibles on peut usurper des réputations par de fausses apparences. Sa méthode abominable fut remarquée, saisie, bientôt pratiquée par tous les intrigans rafinés ; et il eut des imitateurs qui le surpassèrent. Le Peuple fut bientôt circonvenu de tous côtés par les fourbes habiles. Il ne lui fut plus possible d'avoir de volonté, ni de faire de choix : et le manége soutenu des brouillons réunis, le décomposa absolument dans la plus noble de ses facultés. Il n'eut pas plutôt, par l'effet de tant de brigues, abandonné la direction du char de la renommée, que tous les partis imaginables s'en emparèrent. On vit, à l'envi de leur modèle, les uns accaparer, les autres agioter, les autres extorquer des réputations, et cet état passif du Peuple, cette prépondérance de l'intrigue sur ses opinions, amener à grands pas la dissolution entière de l'ordre social.

C'est à cette époque fatale que le Peuple françois, en reportant sur lui ses regards, se vit entouré de ruines. L'édifice de ses institutions de toutes parts ébranlé menaçoit de s'écrouler sur lui. Le moment étoit pressant : l'occasion décisive. Deux partis se présentoient : celui de réparer : celui d'achever d'abattre. En réparant,

il assuroit son repos; mais il assuroit aussi la continuation des nombreux abus qui pesoient depuis dix-huit siècles sur l'Europe. En abattant tout, il se rendoit le foyer de la plus épouvantable tourmente qui put agiter le monde; mais il remettoit en autorité la raison et le droit des gens: il éclairoit, il ranimoit le genre humain. Il ne balança point: il prit le parti le plus dangereux, mais le plus grand, celui d'abattre et de reconstruire. Cette détermination terrible lui fit tourner sur-le-champ les yeux vers ceux qui pouvoient le servir dans ce travail inoui. A l'appel inatendu du Peuple, mille esprits enflammés se présentèrent. Mirabeau..... Mais c'est ici qu'il faut s'arrêter. Laissons au tems le soin de mûrir la réputation de ces hommes d'un bien autre genre que leurs prédécesseurs, de ces hommes qui ont mêlé les faits aux discours, les entreprises aux pensées, et dont le souvenir réveille encore les passions. Ne remuons pas des feux mal éteints; et ne nous exposons point, en traitant de leur famosité, à prendre, à l'égard de plusieurs, pour leur propre grandeur, la grandeur des évènemens sur lesquels ils se sont établis. La cruelle mêlée dont nous ne faisons que de sortir, ne nous a pas permis de distin-

guer de grands personnages : elle ne nous a laissé voir qu'un grand Peuple ; et d'autant plus grand qu'il a plus souffert.

Tous ces exemples fameux que nous avons, pour ainsi dire, passés en revue, nous en ont dit assez pour nous apprendre à bien juger des réputations, à les mettre à leur vraie valeur, à connoître l'influence qu'elles ont sur le sort des Etats, à découvrir la place importante qu'elles tiennent dans les choses humaines, et à nous convaincre que la paresse d'un Peuple à accorder des réputations méritées, ou sa facilité à s'en laisser arracher de fausses, est une vraie dégénération de l'ordre social.

Un coup-d'œil rapide, jetté sur les élémens des réputations, va nous convaincre que c'est au mouvement de cet artère politique, que se peut estimer dans tous les tems le degré de santé d'une Nation.

Comment se forment les réputations, devons-nous d'abordnous demander ? Elles se forment par les éloges réitérés. Les éloges réitérés, nombreux, éclatans, établissent, en faveur de celui qui les réunit, une masse d'opinion avantageuse, qui le rend, pour ainsi dire, sacréparmi ses concitoyens. Comment se forment les fausses réputations ? par les éloges réitérés des fourbes. C'est

l'intrigue qui les donne à l'intrigue : c'est la malice qui les donne à la malice : c'est le vice qui les donne au vice ; et le Peuple insouciant qui endure ces menées, se déshonore et s'affoiblit. Comment se forment les bonnes réputations ? par les éloges réitérés des gens de bien. C'est la vertu qui les mérite : c'est la vertu qui les donne. La vertu en action les réclame : la vertu en sentiment les accorde ; et le Peuple en qui cet organe de la magnanimité est toujours actif, s'honore et se consolide.

On voit donc, que dans la dispensation des réputations, est le plaisir, est le droit, est le devoir, est le salut des Peuples. Les réputations qu'ils accordent étant le principe de l'émulation, ils ont le plus grand intérêt à en accorder constamment au mérite, à n'en accorder qu'au mérite, et à être diligens à s'acquitter envers le mérite. Dans les tems de crise, l'intelligence et la vertu sauvent les Peuples : dans les tems ordinaires, l'intelligence et la vertu conservent les Peuples : rien n'est donc plus instant pour eux que de faire triompher dans tous les tems, l'intelligence et la vertu par une approbation authentique.

Il faut qu'un Peuple fasse plus : il faut qu'il

s'éclaire sur les piéges qu'on lui tend sans cesse pour l'égarer dans l'usage de ce droit suprême. Du moment qu'un homme est sorti de la ligne ordinaire par quelqu'acte d'éclat, il lui est dû de l'intérêt, et il n'est plus permis à un bon citoyen d'être indifférent pour lui. Du jour qu'une belle action ou un ouvrage distingué mettent un homme en possession d'une réputation, l'envie de lui arracher ce prix inestimable, l'environne des haines les plus actives : si le Peuple reste passif pour lui, l'homme vertueux, l'homme utile est perdu sans retour ; et les usurpateurs savent bien que cette insouciance leur laisse pour long-tems le champ libre, parce que ces pertes ne se réparent pas promptement.

Les moyens dont l'intrigue se sert pour donner le change au Peuple, sur les réputations, sont de divers genres.

Tantôt l'envie attaque le mérite par le ridicule, par les calomnies, par les critiques acerbes, heureux lorsqu'elle s'y prend ainsi ouvertement. Il arrive quelquefois que cette audace réveille l'indolence du public : il s'offense de voir qu'on veuille ainsi l'abuser ; et c'est alors que, par une généreuse indignation, il se hâte de rendre au mérite la justice qui lui appartient ;

mais dans le tems de l'extrême rafinement des esprits, les envieux et les méchans se gardent bien de ces combats hasardeux qui les démasquent trop promptement.

Tantôt, et c'est-là un des plus grands secrets de l'intrigue, elle trouve plus expédient d'environner le mérite du silence le plus profond, de le consumer, de l'éteindre peu à peu, en en détournant tous les regards par de malicieuses diversions. Le Peuple qui ne sait pas, par des approbations prononcées, rompre cette ligue funeste du silence concerté. Le Peuple qui néglige de détruire cette conspiration cruelle des aveugles, des muets et des sourds intentionnés, se met lui-même entre les mains de ceux qui doivent le faire périr, se livre lui-même à la médiocrité et à la perfidie, tristes artisans de sa dégradation.

Tantôt encore l'intrigue, pour confondre le mérite dans sa force, lorsqu'elle n'a pu l'étouffer à sa naissance, cherche à le pousser au-delà de ses moyens, en rendant, comme nous l'avons déjà remarqué, le public exigeant envers lui, en faisant toujours demander de grandes choses à ceux qui en ont déjà fait de grandes; au point que faute de pouvoir répondre à

cette attente exagérée, ils soient obligés de souiller leur gloire et d'aller jusqu'à l'impuissance ; car enfin, toute faculté a un terme. Ah ! combien soigneusement devons-nous éviter ce piége de la malice qui veut toujours faire compter pour rien ce qui est acquis. Cet art de tuer les réputations en outrant les réputations, est le secret de la malveillance rafinée, l'art suprême de l'envie. Sans cesser de piquer l'émulation, de bons citoyens savent être justes ; ils savent qu'un chef-d'œuvre, une seule grande action suffit pour honorer une longue vie et pour fonder une réputation. Ils savent que c'est en payant ce qu'on a acquis, et non en demandant ce qui ne se commande point, que l'on encourage les hommes à faire davantage, lorsqu'une heureuse nature peut le leur permettre encore.

Tantôt enfin l'envie détourne la bienveillance publique des hommes vertueux en les peignant sans cesse comme des êtres austères, hautains et bouffis d'une présomption incommode qu'il importe de rabaisser. Ah ! sans doute les hommes éminens ont de la présomption ; et ce n'est pas ce qui doit les priver du prix qui leur est dû. La présomption est le véhicule des belles actions. Une présomption

excessive peut seule porter l'homme aux grandes choses. Il n'y a que celui qui a la plus grande idée de ses moyens qui puisse se promettre d'accomplir de hautes entreprises, qui puisse aspirer à produire des chef-d'œuvres. Il est donc certain que se plaindre de la présomption des hommes de mérite, c'est se plaindre de la nature, et qu'en vouloir sans cette opinion avantageuse d'eux-mêmes, ce seroit n'en vouloir pas, ou n'en vouloir que de fourbes et d'hypocrites, cequi implique contradiction.

Malheur au Peuple qui ne sait pas mettre la vertu sous la sauve-garde d'une juste réputation! Malheur aux êtres iniques et désorganisateurs qui accusent de vanité les hommes énergiques qui cherchent à mériter les éloges par des travaux extraordinaires! Malheur aux lâches que les éloges donnés aux travaux extraordinaires, fatiguent et tourmentent! Les éloges sont le germe de l'émulation, le soutien des mœurs, le prix des talens, la propriété des hommes excellens. Et comme ne craignent pas de le dire ceux qui veulent orner même la raison : les éloges sont les fleurs de la vie, le parfum des sociétés, l'odeur suave et restaurante du bien.

Oui, de justes éloges font respirer de tous côtés le bien; et celui-là se montre capable de bien faire, qui sait généreusement donner des éloges à quiconque fait bien. L'homme magnanime regarde ses éloges comme une dette qu'il est sans cesse tenu de payer au mérite ; et l'homme de mérite attend les éloges comme un gage auquel il a droit par ses efforts: car c'est l'estime que nous avons pour nos concitoyens qui nous fait désirer leur estime; et ce cercle de bienveillance est l'honneur de la race humaine.

Recevons donc, donnons donc de justes, de généreux, de sincères éloges, sans en être ni avares, ni prodigues, ni jaloux; et souvenons-nous que les attendre avec émulation sans les provoquer, les recevoir avec reconnoissance sans s'abaisser, les donner avec justice sans jamais flatter, sont des devoirs constans et essentiels d'une société de gens de bien.

Ce sont ces éloges purs si noblement mérités, si magnanimement donnés qui sont les élémens des grandes réputations. Nous serons assurés de n'en jamais laisser établir que de bonnes, tant que nous ne les laisserons fonder que sur ces bases honorables; et ce soin, digne d'hommes

549

libres, nous ramènera à la gloire et au bonheur. Non, Peuple généreux et trop perséverament égaré dans tes suffrages par les intrigues les plus vastes et les plus viles, tu ne seras vraiment rendu à la vie politique, que lorsque tu te ressaisiras puissamment du sceptre de l'opinion; que lorsque tu briseras la barrière funeste que la fausseté a osé élever entre le génie et toi, entre la vertu et toi, entre la vérité et toi; que lorsque tu iras toi-même, les palmes dans les mains, au devant du mérite, du courage et des talens, que la médiocrité et la malice coalisées tiennent depuis trop long-tems éloignés de tes regards rémunérateurs.